



Arrivée de migrants à Ellis Island, New York, au début du XX^e siècle.

UN NOUVEAU CONCEPT ... vieux comme le monde

Si le terme «mondialisation» est récent, l'internationalisation des marchés, des peuples, des idées et des cultures ne date pas d'hier

Harold James

LA MONDIALISATION suscite des réactions curieuses. Si nous nous accordons pratiquement tous à dire qu'une révolte contre ce phénomène est en cours, nous sommes aussi nombreux à reconnaître le caractère inévitable et irréversible du processus fondamental.

Vrai ou faux? L'histoire aide à comprendre la dynamique des révoltes contre la mondialisation, à savoir le mouvement de l'argent, des biens, des personnes, des idées, des technologies et des cultures à travers les frontières.

Le terme «mondialisation», dans son acception moderne, a été inventé dans les années 70 pour désigner l'internationalisation des marchés, en particulier financiers, suite à la flambée du prix du pétrole, mais il reflète une réalité beaucoup plus ancienne. L'apparente montée en régime de la mondialisation de ces derniers temps, au moins jusqu'à la crise financière mondiale, n'est qu'une des nombreuses phases ascendantes et des nombreux revirements qui jalonnent l'histoire de l'humanité.

La crise a montré qu'il est trompeur — et dangereux — de se fier à l'analyse de «tendances» économiques déduites de l'extrapolation d'une courte période de données. Car nous ignorons à quel point ces données sont inhabituelles ou exceptionnelles, et combien l'interconnexion mondiale est complexe. Le choc d'une crise inattendue a éveillé un intérêt nouveau pour l'observation de cycles issus de périodes bien plus longues. Plus anciens et plus étendus, ces cycles peuvent révéler des vulnérabilités qui aident à comprendre comment ajuster le cadre institutionnel afin de rendre la mondialisation plus stable, moins dangereuse et plus juste.

La mondialisation autrefois

L'essor du commerce mondial entre la deuxième moitié du XIX^e siècle et le début du XX^e est un thème cher aux historiens de l'économie (O'Rourke et Williamson, 1999). Pourtant, cette période n'a certainement pas été le seul épisode de



mondialisation. Des preuves archéologiques attestent de l'ampleur mondiale du commerce sous l'Empire romain, où la monnaie romaine s'échangeait jusqu'aux côtes de Sri Lanka et du Viet Nam. Les nombreuses phases d'expansion commerciale et financière ultérieures ont souvent vu ressurgir des idées héritées de l'Antiquité classique et de l'ère romaine de la mondialisation (et de la domination mondiale). Ce fut le cas de la reprise économique de la fin du XV^e siècle et du début du XVI^e (toile de fond économique de la Renaissance), ou au XVIII^e siècle, lorsque le progrès technique et les moyens de communication ont permis à la Grande-Bretagne et à la France de bâtir des empires planétaires.

Technologie et mondialisation sont étroitement liées, voire indissociables. Au XIX^e siècle, la machine à vapeur a été à l'origine de l'interconnexion du monde, qui a ouvert de nouveaux continents et permis d'acheminer des denrées vers des marchés lointains par chemin de fer. Puis les bateaux à vapeur ont relié les continents, et la baisse spectaculaire des coûts de transport a stimulé l'intégration des marchés. Quant au télégraphe, qui a franchi les océans à compter de la pose du premier câble transatlantique en 1865, il a répondu au besoin d'une communication unifiée pour coordonner les transports.

Grâce à l'essor de l'imprimerie et de la presse, les gens ont pu enrichir leurs connaissances sur d'autres pays et comparer la rudesse de leur sort avec un Eldorado mythique. Ils étaient prêts à endurer d'immenses sacrifices pour entreprendre des expéditions périlleuses. Pragmatiques, la plupart étaient conscients que la terre promise ne se matérialisait peut-être pas pour eux, mais qu'elle constituait une réelle possibilité pour leurs enfants.

Soupapes de sécurité

Au-delà de la quête d'une vie meilleure, l'émigration fait office de soupape permettant d'évacuer la pression sociale dans les pays d'origine. Elle a remédié aux problèmes causés par des progrès technologiques et des pratiques commerciales qui ont rendu obsolètes des pans entiers de l'activité économique, le départ étant synonyme de nouveaux débouchés.

Au XIX^e siècle, l'exode de ressortissants de la très pauvre périphérie de l'Europe (Europe de l'Est et méditerranéenne, et Scandinavie) a augmenté les revenus, de façon très spectaculaire chez les migrants scandinaves. Ils furent 30 millions à quitter l'Europe pour rejoindre les États-Unis entre le milieu du XIX^e siècle et le début du XX^e; 6,5 millions à partir en Argentine et 5 millions au Canada. La proportion de la population américaine née à l'étranger était plus élevée à la veille de la Première Guerre mondiale qu'aujourd'hui.

La dynamique politique de l'émigration a été schématisée par l'économiste Albert Hirschman, sûrement inspiré par sa propre fuite de la persécution politique et raciale dans l'Allemagne nazie (Hirschman, 1970). Plus il est aisé de partir (sortie), moins l'engagement envers la société politique du pays d'origine (fidélité) est fort et moins le besoin de formuler des idées (voix) est pressant. Lorsque la porte de sortie se ferme, les voix s'élèvent.

La dynamique est inversée dans les pays d'accueil, où l'arrivée de migrants génère fidélité et dynamisme économique. Comme l'a souligné feu Thomas McCraw, l'esprit d'entreprise américain doit beaucoup à l'inventivité des migrants (2012).

Il arrive que ces soupapes détournent les courants et provoquent des inondations ailleurs, ce qui rend l'émigration très impopulaire. L'hostilité envers la mondialisation frappe souvent la dernière soupape de sécurité ouverte, ce qui semble être le cas dans de nombreux pays aujourd'hui.

Revirements

Il existe plusieurs explications historiques à l'hostilité envers la mondialisation.

Tout d'abord, *la simple réaction psychologique à la différence*. Saturés d'interaction, les gens fuient ce qui est étranger, et se protègent des périls et des ravages mondiaux.

Le débat autour du commerce avec les contrées éloignées a souvent viré à la dénonciation de luxes superflus. Aristote et son successeur chrétien au Moyen-Âge Thomas d'Aquin reconnaissaient sa nécessité pour certains produits, mais considéraient la production locale plus morale, convaincus que les étrangers allaient perturber la vie civile (Irwin, 1996). Le philosophe romain Pline l'Ancien se plaignait que la Cité Éternelle soit inondée d'onéreux et inutiles produits de luxe en provenance d'Inde, de Chine et de la Péninsule arabique, et le poète Properce se lamentait de voir «la fière Rome crouler sous sa richesse». Père

Le débat autour du commerce avec les contrées éloignées a souvent viré à la dénonciation de luxes superflus.

de la Réforme protestante, le théologien Martin Luther pestait contre les luxueux produits italiens qui supplantaient les biens de fabrication allemande. De même, la Révolution américaine est née d'une sorte de rébellion antimondialiste contre les taxes britanniques, mais aussi contre un produit de luxe, le thé, fabriqué par des multinationales anglaises.

L'hostilité envers l'immigration a aussi pris la forme du nativisme. En 1882, le Congrès américain adopta le *Chinese Exclusion Act*, qui bloquait les frontières aux travailleurs chinois (et obligeait tous les Chinois à présenter à leur arrivée un certificat indiquant leur profession). La loi a été régulièrement renouvelée, avant son abrogation en 1943. D'autres projets de loi limitant l'immigration de façon générale ont également été votés, mais régulièrement rejetés par le Président, jusqu'à la Première Guerre mondiale.

L'histoire fournit une deuxième explication : *la mondialisation se désagrège pendant les crises financières*. La finance est la plus volatile des connexions internationales. La mondialisation amplifie les crises financières. L'histoire a montré que les flux de capitaux entre pays ont été plus importants durant l'ère de l'intégration sous l'étalon-or que pendant la vingtaine d'années qui a suivi la Deuxième Guerre mondiale, marquée par une interconnexion financière limitée. Mais les crises bancaires ont également été plus nombreuses sous l'étalon-or. Les grandes crises financières survenues en 1907 et après 1929 ont donné lieu à un nouveau phénomène de nationalisme, les krachs étant mis sur le compte des étrangers et de leur influence.



Train de la compagnie Great Western Railway, Ontario, Canada, au XIX^e siècle.

La troisième hypothèse veut que *la volatilité ou l'effondrement de la finance invite à s'interroger sur le fonctionnement du système international* et sur l'augmentation de la sensibilité à la dynamique du pouvoir sur la scène mondiale. La crise de 1907 est riche d'enseignements s'agissant de l'impact des crises financières, mais aussi de l'influence de la finance sur la politique. Après 1871, le système financier mondial gravitait essentiellement autour de la Grande-Bretagne et de la City londonienne. La Panique d'octobre 1907 a sensibilisé les puissances industrielles montantes, notamment l'Allemagne et les États-Unis, à l'attrait du pouvoir financier. La crise a incontestablement trouvé son origine aux États-Unis, où la forte demande de liquidités provoqua un envol des taux d'intérêt qui stimula les importations d'or. Mais les taux augmentèrent également ailleurs, mettant la pression sur les banques en Égypte, en Italie, en Suède ou encore en Allemagne, pratiquement partout en somme.

L'expérience de 1907 allait convaincre certains financiers américains de la nécessité de doter New York d'un système de négociation de titres pour financer les échanges. Un calque du modèle flexible adopté par Londres sur son marché profond et mature (Broz, 1997; Eichengreen et Flandreau, 2010). Paul Warburg fut le champion du marché d'acceptations américain permettant d'échanger des instruments à court terme, généralement utilisés pour financer les importations et les exportations. Allemand immigré aux États-Unis, Warburg allait devenir l'un des principaux artisans de la Réserve fédérale. Influent banquier hambourgeois, son frère aîné, Max Warburg, était le conseiller personnel du Kaiser autocrate Guillaume II. Des deux côtés de l'Atlantique, les frères militèrent énergiquement en faveur d'institutions allemandes/américaines offrant une alternative au monopole industriel et financier britannique, convaincus de la montée en puissance de leurs pays et du déclin du Royaume-Uni.

Quatrièmement, *les connexions mondiales sont détruites par les guerres qui naissent des tensions issues d'un paysage géopolitique bouleversé par la mondialisation et répondent aux vulnérabilités et à l'interdépendance stratégique*. Il existe une vision traditionnelle, issue de la pensée de Montesquieu, selon laquelle le commerce est un facteur de paix. Partisans du libre-échange au XIX^e siècle, les Britanniques John Bright et Richard Cobden

avançaient le même argument. C'est dans *La Grande Illusion* (1913) de Norman Angell que l'on trouve l'explication la plus célèbre de ce concept de paix voulant que «les forces économiques intangibles réduisent à néant la force des armes». Angell voulait démontrer à quel point l'interdépendance économique avait modifié l'idée de domination et d'empire. Il y voyait un contraste fondamental avec l'impérialisme du modèle romain, bâti sur la fiscalité imposée aux peuples assujettis. «Rome n'avait pas besoin de créer des marchés et de trouver un terrain pour l'utilisation de son capital. Contrairement à nous.»

Cependant, cette interdépendance a permis d'instrumentaliser politiquement la menace d'une perturbation systémique (Lambert, 2012). La complexité des réseaux dans un contexte mondialisé et la manière dont ils peuvent être utilisés pour diffuser l'influence en font une arme idéale dans la lutte des puissances. Cela dit, les stratégies y ayant recours ne sont pas simples puisque l'arroseur peut très bien se retrouver arrosé. Lors de la Première Guerre mondiale, la Grande-Bretagne a entamé la guerre par un blocus massif et, en 1917, l'Allemagne s'est engagée dans une bataille sous-marine totale, mais, dans les deux cas, les stratégies se sont retournées contre elles. Bien entendu, le mal était fait.

Les enseignements de la mondialisation

À chaque stade du cycle de mondialisation, nous avons tendance à extrapoler à partir des événements en cours et à considérer que cette phase durera à jamais, qu'il s'agisse d'un essor résolu ou d'une désespérante spirale négative. Une rupture dans la tendance positive engendre alors un profond sentiment de désorientation et de désillusion.

Au lendemain de la récente crise financière, à l'instar de leurs prédécesseurs un siècle plus tôt, les banquiers allemands et américains ont voulu non seulement réformer leur secteur, mais aussi envisager une nouvelle donne financière et économique mondiale. Les États-Unis, pourtant l'épicentre de la crise de 2007-08, ont mieux récupéré que d'autres pays développés en raison de la profondeur et des capacités de leur système financier. En Europe et en Asie, cette expérience a suscité de grands débats autour des moyens de reproduire la modernité et la robustesse du système américain, tout comme les Allemands et les Américains avaient tenté de s'inspirer du modèle de la City et de la Banque d'Angleterre après 1907.

Comme il y a un siècle de cela, les enseignements tirés de l'instabilité varient d'une région à l'autre. Pour les dirigeants chinois, la priorité consiste à renforcer le rôle de leur pays dans le financement des échanges, avec une augmentation rapide de la proportion des transactions libellées en renminbi. Les Chinois réinterprètent le débat du début du XX^e siècle autour du remplacement des acceptations commerciales de Londres par celles de New York.

Pour les Européens, le grand enseignement réside dans le besoin d'un actif plus sûr et d'un meilleur marché pour les obligations d'État, ce qui impliquerait le passage à un titre européen standard comparable au bon du Trésor américain. On revient ainsi au débat allemand suite à la Panique de 1907. De nombreux économistes européens et extra-européens reconnaissent les vertus du début de l'aventure américaine, qui vit le Père fondateur Alexander

Hamilton bâtir la nouvelle république sur la base d'une dette nationale consolidée. Cependant, la création d'un titre européen normalisé suppose des aménagements politiques et constitutionnels difficilement envisageables au sein de l'Union européenne.

La création d'un titre européen normalisé suppose des aménagements politiques et constitutionnels au sein de l'Union européenne.

De même, pour atteindre son plein développement, le marché obligataire allemand du début du XX^e siècle aurait nécessité une constitutionnalisation beaucoup plus poussée.

Jeu à somme nulle

Pour d'autres pays, le principal enseignement de la crise de 2008 est que le monde est par nature une terre de conflits et que les grandes puissances jouent un jeu à somme nulle dans leur quête d'hégémonie (Rachman, 2011). Rien d'étonnant à ce que les cibles de cette diplomatie financière intensive se mettent en quête d'alternatives au dollar et au système financier international. Les déclarations du Président russe Vladimir Poutine à Sochi au lendemain de la crise de 2008 ont ostensiblement fait écho aux critiques formulées par la France dans les années 60 à l'égard du privilège exorbitant du dollar — préservé par son statut de devise de réserve internationale des contraintes de marché des autres monnaies. Difficile d'expliquer la politique de Poutine après 2008 autrement que par l'enseignement qu'il a tiré de 2008, à savoir l'apparente vulnérabilité américaine. Le contrat gazier russo-chinois de 2014 avait cela de particulier que les ventes n'étaient pas libellées en dollars, ce qui répondait au désir chinois de voir le renminbi gagner en stature et à l'objectif russe de réduire la dépendance du commerce international vis-à-vis du billet vert. L'émigration augmente également suite à des crises financières et à des guerres et conflits dévastateurs.

Vision d'espoir

Lors de la séance d'ouverture de la conférence monétaire internationale de Bretton Woods en 1944, Henry Morgenthau, Secrétaire du Trésor américain, avait déclaré :

«J'espère que cette conférence dirigera tout particulièrement son attention sur deux axiomes économiques élémentaires. Le premier est que la prospérité n'a pas de limites fixes. Ce n'est pas une substance finie que l'on peut diminuer par la division. Au contraire, plus les autres nations en jouiront, plus chacune d'entre elles en aura pour elle-même... Le deuxième axiome découle du premier. La prospérité, tout comme la paix, est indivisible. Nous ne pouvons pas nous permettre de l'éparpiller parmi les privilégiés ou d'en jouir aux dépens des autres.»

Parfois utilisé en synonyme de «mondialisation», l'anglicisme globalisation porte une signification différente en français.

«Globaliser» signifie établir des liens entre différents domaines, la sécurité et l'économie par exemple, ou bien, de façon plus générale, évaluer sur le même plan différents types de risques. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, au moment de dessiner un nouvel ordre de paix, les Nations Unies et les institutions économiques internationales ont été conçues avec une symétrie délibérée : les cinq plus grandes puissances étaient aussi les cinq membres permanents du Conseil de sécurité de l'ONU. Elles détenaient également les cinq plus fortes quotes-parts, et des sièges permanents à la Banque mondiale et au Fonds monétaire international. Mais un fossé s'est créé entre les systèmes politiques et économiques lorsque l'Union soviétique n'a pas ratifié les accords de Bretton Woods et lorsque le siège du FMI est revenu à la modeste République de Chine (Taiwan) suite à la Révolution communiste. La République populaire de Chine n'a repris ce siège qu'en 1980.

La vision de 1944–45 reposait sur les passerelles entre les domaines politiques et économiques. Mais la séparation intervenue entre ces sphères a rendu les problèmes difficiles — voire impossibles — à résoudre. Une tentative de résolution nécessiterait de raviver l'esprit qui avait prévalu à la fin de la Deuxième Guerre mondiale afin de concevoir un socle institutionnel qui ait non seulement les ressources techniques pour amortir le choc des crises financières, mais aussi la possibilité de fédérer des pays autour d'un accord plus général sur une démarche commune. ■

Professeur d'histoire et d'affaires internationales à l'université de Princeton, Harold James est le nouvel historien officiel du FMI.

Bibliographie :

- Angell, Norman, 1913, *The Great Illusion: A Study of the Relation of Military Power to National Advantage* (Toronto: McClelland and Goodchild).
- Broz, J. Lawrence, 1997, *The International Origins of the Federal Reserve System* (Ithaca, New York: Cornell University Press).
- Eichengreen Barry, and Marc Flandreau, 2010, "The Federal Reserve, the Bank of England and the Rise of the Dollar as an International Currency, 1914–39," *BIS Working Paper 328* (Basel: Bank for International Settlements).
- Hirschman, Albert O., 1970, *Exit, Voice and Loyalty: Responses to Decline in Firms, Organizations, and States* (Cambridge, Massachusetts: Harvard University Press).
- Irwin, Douglas A., 1996, *Against the Tide: An Intellectual History of Free Trade* (Princeton, New Jersey: Princeton University Press).
- Lambert, Nicholas, 2012, *Planning Armageddon: British Economic Warfare and the First World War* (Cambridge, Massachusetts: Harvard University Press).
- McCraw, Thomas K., 2012, *The Founders and Finance: How Hamilton, Gallatin, and Other Immigrants Forged a New Economy* (Cambridge, Massachusetts: Harvard University Press).
- O'Rourke, Kevin H., and Jeffrey G. Williamson, 1999, *Globalization and History: The Evolution of a Nineteenth-Century Atlantic Economy* (Cambridge, Massachusetts: MIT Press).
- Rachman, Gideon, 2011, *Zero-Sum Future: American Power in an Age of Anxiety* (New York: Simon & Schuster).